

## Des événements énonciatifs révélateurs de sens

Irène Fenoglio, Strasbourg

*Le nom sur le bout de la langue nous rappelle  
que le langage n'est pas en nous un acte réflexe.  
Que nous ne sommes pas des bêtes qui parlent  
comme elles voient.*

Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*.  
Paris, Ed. P.O.L., 1993.

Toute parole est productrice de sens dans la mesure où par delà la "signification" sémantique en langue le sens est toujours en construction dans le langage en acte. Certaines paroles seraient plus révélatrices que d'autres, c'est le cas de ce que nous appelons "événements énonciatifs" qui sont portés, ici, par des malentendus ou des "mots d'enfants". Il s'agit là d'un postulat de la linguistique énonciative, et en particulier celle spécialisée sur l'interaction verbale, champ d'étude à l'intérieur duquel ce travail se situe.

### *Sémantique et représentation, que dire de ce programme ?*

- On ne circule que dans un champ de représentations, ceci est bien connu. Les référents, on les imagine et on y renvoie. Le sens n'émerge qu'au niveau de la médiation du langage. En langage, on circule dans et par les signes linguistiques invariablement constitués d'un signifié et d'un signifiant bien que ceux-ci soient renvoyés à des espaces de fonctionnement différents, à des usages différents selon les sujets parlants.

- Avec Mounin, je nommerai "significations" les significations linguistiques dont s'occupe la sémantique et "sens" la valeur qu'acquiert un signe linguistique dans une situation d'énonciation particulière<sup>1</sup>. Cette réflexion se situe ainsi en situation énonciative et en discours et non seulement en langue. A partir de là, on distinguera

<sup>1</sup> G. Mounin dit très exactement : «La signification d'une unité linguistique, c'est son signifié [...]. Son sens, c'est la valeur précise qu'acquiert ce signifié abstrait dans un contexte unique» (*Clefs pour la linguistique*, Seghers, 1976, pp.134). On ajoutera que le sens passe par l'énonciation du signifiant dont la "forme" donne lieu à de nombreuses séries possibles d'associations, c'est à dire de représentations.

deux sortes de contextes : le contexte sémantique, où la signification est tirée de la phrase, voire du cotexte et le contexte énonciatif beaucoup plus complexe et dont il faudrait faire chaque fois une topologie afin de le situer dans la discoursivité (polyphonie, intertexte...), dans l'histoire de l'interaction, dans l'histoire des sujets interlocuteurs. Comme souhaite le montrer P. Attal (1992, p.8) : «On accorde comme objet à la sémantique l'étude du sens. Généralement, le théoricien se donne pour tâche de répondre à la question : "qu'est-ce que le sens" quitte à reconnaître que ce n'est pas une réalité simple ou évidente. Or les difficultés ne commencent pas en sémantique avec l'objet de cette discipline, mais avec la question elle-même qui recèle un piège.»

Il s'agira, ici, de faire apparaître l'intérêt qu'il y a du point de vue de la recherche en énonciation et à la question du sens à s'arrêter sur certains "événements" de parole ?

Un corpus de ces événements sera présenté qui exposera la difficulté qu'il y a à les recueillir. Dans une deuxième partie cette difficulté d'ordre méthodologique sera prise positivement dans le sens d'un enjeu : on essaiera, en effet, de montrer combien l'arrêt sur ces événements permet de dire quelque chose de l'énonciation en général. La troisième partie exposera l'enjeu épistémologique concerné dans ce travail : la révélation d'un sens non *pré-vu* oblige la linguistique énonciative et à plus forte raison la linguistique de la phrase et la linguistique descriptive, à constater leurs limites : elles ne peuvent dire le sens et ne peuvent en rester qu'à des significations ouvertes sur de multiples *implications possibles* de sens.

## 1. Événements énonciatifs révélateurs de sens : corpus

1) - On trouvera, ici, deux sortes d'exemples d'événements énonciatifs : des malentendus et des mots d'enfants. En quoi appartiennent-ils à la même espèce, espèce que j'ai appelé dans un travail précédent "jeux avec les mots"<sup>2</sup> ; le "avec" étant là pour indiquer que quelque chose se passe *par*, à l'occasion des mots, présents, là, sans exclure ce qui s'y joue et qui demeure *in absentia*.

L'intention, au départ, était d'illustrer cette réflexion grâce à trois types de jeux avec les mots : le malentendu, ce que j'appellerai "le mot d'enfant" et le jeu de mots. Or, il a été vite clair que cette dernière catégorie ne peut être appréhendée sur le même plan que les autres. En effet, le jeu de mot se met à part du fait de son intentionalité, c'est un jeu ludique qui se sait jeu. Les autres catégories de jeux avec les mots, ne se savent pas "jeu" ; c'est l'observateur (qu'il soit tiers ou interactant) qui tout d'un coup, perçoit l'*accident* interactif, perçoit qu'il y a eu du jeu (au sens mécanique du terme) dans l'utilisation des mots, plus exactement dans leur perception. Il y a jeu *sur* les mots sans que celui-ci soit linguistiquement prémédité. Le "jeu de mot" est *marqué* par

<sup>2</sup> "Performatif et jeux avec les mots", intervention en deux temps au groupe de travail *Analyse de discours de Langage et Société*, MSH / IRESCO, Paris, Dec.92 - Janv. 93.

une volonté de jeu même s'il est improvisé, il se situe du côté de la maîtrise du discours (utilisé stratégiquement pour une tactique visant une fin dans l'interaction). Le malentendu et le mot d'enfant restent, eux, du côté de l'*accident* de parcours, donc, en quelque sorte, sur le plan de l'interaction langagière du côté de ce qu'on pourrait appeler (avec toute la prudence nécessaire à l'emploi de ce mot) l'authenticité, ou encore, le "naturel".

2) - Il existe, pour les malentendus et les mots d'enfants, un autre critère d'appartenance à la même espèce : la difficulté pour les "saisir" et pour les recueillir. Il s'agit d'une difficulté méthodologique au niveau de la constitution du corpus qui manifeste clairement la difficulté de travailler l'oral (la parole) comme se le propose aujourd'hui la linguistique de l'énonciation et des interactions verbales.

Cette difficulté est cependant heuristique :

- Elle manifeste la difficulté de travailler l'oral en général, difficulté véritablement aporique (mais que l'on ne peut guère faire autrement que laisser de côté pour travailler). On utilise, en effet, le magnétophone afin de faire passer au mieux l'oral sur un support tangible et tenter de rendre permanent l'éphémère. De ce fait, en tant que *linguistes de l'énonciation* et de l'interaction on ne travaille l'oral que par le *biais du texte* de l'oral, un texte alors immanquablement "écrit"<sup>3</sup> où la simultanéité du dire et de l'écoute propre à l'interaction orale, n'est plus présente.

- Elle se spécifie en question méthodologique, dans la difficulté du recueil de corpus. En général, lorsqu'on est témoin d'un malentendu ou d'un mot d'enfant, on n'a pas de magnétophone "en marche" sous la main et c'est toujours dans l'après-coup que se saisit cet événement et qu'il est replacé dans sa situation énonciative. La saisie n'est pas *immédiate*, elle est médiatisée par un témoin ou plusieurs. Ceci constitue un problème de méthodologie au niveau de la constitution du corpus et au niveau de la clarification de la façon dont doit être traitée la "présence" du témoin (seul ou dédoublé, lorsque le malentendu est *rapporté*, par exemple).

### 3) - Corpus

*Malentendus* (Exemples rapportés par des témoins directs).

I a - Fin du repas familial. B. est pressé.

A :- Va te chercher une *GLACE*

B :- [violemment] Qu'est-ce qui te prends de me parler comme ça devant les enfants !

A :- Mais..., attends, je ne comprends pas..

B :- [toujours avec colère] Si j'ai quelque chose *sur la figure*, tu me le dis mais tu me parles pas comme ça !

<sup>3</sup> Même si on laisse place à des marques spécifiques d'oral et si certains se spécialisent dans cette transcription.

A : - Mais enfin, c'est ridicule, qu'est-ce qui te prends ? Je te dis qu'il y a des *GLACES* pour le dessert.

B : - Alors parle correctement ! et ne dis pas "va te chercher !"

A : - Mais enfin j'ai dit justement "*GLACE*" et non pas "*MIROIR*"

Le malentendu est basé, linguistiquement, sémantiquement sur l'homonymie (à la fois homophonie et homographie qui joue aussi un rôle à l'oral) du mot "glace".

## II a

C. croit reconnaître un ancien étudiant interne à l'hôpital (reconnaissance basée sur l'accent allemand de la personne).

C : - Salut ! vous êtes toujours à l'hôpital ?

D : - [brève hésitation] Non, je m'occupe des *VERTS*.

C : - Ah bon !? vous êtes en *parasitologie* ?

D : - Mais non, pas du tout, le groupe des *VERTS* !

Homonymie par homophonie des mots "Verts" et "vers". La connotation socio-politique de "Verts" est perdue au profit de la dénotation de "ver" dont le signifiant n'est pas matérialisé ; homophonie *in absentia*

### Mots d'enfants

I b - La grand-mère croit que les "game-boy" sont des patins à roulettes. Gros rire du petit-fils. La grand-mère amusée et bon enfant explique :

- Tu sais, moi je suis plus à la *PAGE* !

Le petit-fils, très sérieux :

- Mémé, elle est où ta *PAGE* ?

Homonymie plus synonymie de "page" mais différenciation syntaxique : le premier "page" est pris, *figé* dans une locution qui, est *défigée* dans le deuxième emploi. On peut inférer que l'enfant projette sur le signifiant "page" un signifié spécifiquement scolaire et peut-être évaluateur («Tu ne sais pas !», «Tu n'es pas à la bonne page !»).

Les deux exemples qui suivent sont tirés d'une série d'entretiens enregistrés que j'ai mené avec des enfants de maternelle et primaire à propos de la notion d'étranger.<sup>4</sup>

## II b

- Est-ce que tu en as rencontré des *ESQUIMAUX* ?

- Euh, non...parfois.

- Parfois ? Tu en as rencontré ici, à Strasbourg ?

<sup>4</sup> Cf. de l'auteur "Des frontières dites par des enfants", in *Avancées* 10, M.S.H. Strasbourg, 1993, pp.73-79.

- Oui, il y a des vendeurs de *glaces d'ESQUIMAUX*.

Homophonie, synonymie et glissement sémantique de type tout/partie, mais la "partie" est exprimée par une locution de type publicitaire défigée.

### III b

- Un étranger c'est un *GENre d'humain*
- Qu'est-ce que c'est un *humain* ?
- Eh bien, un *GENS* !

Il y a rapprochement phonétique (une partie homophonique) sans qu'il y ait ni homonymie ni homophonie. L'association est à la fois sémantique (partie/tout : "étranger"/"genre d'humain" , c'est à dire rapport genre/espèce) et discursive, avec connotation dans le sens d'un discours éthique socio-culturel, posée, en quelque sorte, par les conditions d'entretien.

**IV b** - Un enfant de 4 ans s'adresse à son père<sup>5</sup> :

- *QUESTION*, Papa, je veux [ça], *QUESTION* !
- Je ne comprends pas, qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce qui est *UNE QUESTION* ?
- Eh bien tu dis toujours «*PAS QUESTION* !»

Ici, le jeu s'établit sur une opposition assertion/négation, plus exactement, la négation d'une négation assertive constitué en *habitus* discursif. Là aussi, une locution est *défigée* au niveau de sa syntaxe propre.

On remarquera, par ailleurs, que le mot d'enfant donne lieu à un malentendu qui s'établit sur la contradiction au niveau sémantique entre le fait d'affirmer un mot qui désigne, dénote, "signifie" le fait de mettre en question<sup>6</sup>.

Ces exemples sont hétérogènes, d'un point de vue linguistique strict ; cependant, ce n'est pas du point de vue d'une répertoriatioin des différentes opérations linguistiques qu'on les traite ce qui nous intéresse, ici, c'est de tenter de préciser leur espace commun d'"événementialité énonciative.

<sup>5</sup> Exemple emprunté à M. Derycke et présenté par lui lors de son exposé "Assertion/illocutoire/performatif : quels rapports ?", le 26/11/93 au séminaire *Analyse de discours*, M.S.H./IRESCO, Paris.

<sup>6</sup> On renverra aux nombreuses et traditionnelles analyses d'énoncés du type : le mot "blanc" n'est pas blanc.

## 2. L'événement énonciatif : un enjeu d'ordre méthodologique

2) - Ces phénomènes énonciatifs sont des **événements** parce qu'ils obligent les interlocuteurs (les interactants) à marquer un temps d'arrêt.

Ce temps d'arrêt doit-il être nommé rupture ou défaillance ? Il est en tout cas un temps de reflexion énonciatif. Qu'y-a-t-il de commun du point de vue de l'énoncé et de l'énonciation entre un malentendu, un mot d'enfant ?

a) Dans le cours de l'énonciation, ils sont des **événements** en tant

- qu'ils scandent et interrompent le cours "normal", d'usage commun de l'énonciation, le cours de l'entente. Ils "font événement".

- et que s'il y a interruption c'est qu'il y a interaction langagière. L'interaction verbale (conversation ?) constitue ainsi le terrain et l'unité de base est bien -ici- l'échange<sup>7</sup>. Que se passe-t-il *lors de* ces événements ?

Dans la **linéarité syntagmatique de l'interaction**, sur l'axe diachronique, il y a tout d'un coup **rupture**. La rupture marque un défaut d'adhérence, c'est-à-dire d'adhésion entre le dit et l'entendu, le dire et l'entente. La linéarité commune, ou en grande partie commune est rompue et se produit entre les interlocuteurs un décalage, un déphasage, le passage pour l'un ou l'autre sur une autre linéarité, une autre ligne. Les interactants ne sont plus "sur la même longueur d'onde". Il y a *dérive*. Sur ce plan, ces jeux avec les mots sont de l'ordre de l'ex-cursus, de l'ex-centrique si l'on considère que la ligne centrale est la ligne commune : des mots se *dégagent* du plan de la continuité et de l'homogénéité apparente partagée.

Dans le premier exemple de malentendu (Ia), la conversation de fin de repas est littéralement interrompue et l'arrêt se fait sur un mot dont l'interprétation commence. En IIb le petit fils s'arrête au mot "page", déconnecté de l'ambiance plaisante par ce mot qui appartient, pour lui, à l'univers de l'école. En IVb le père s'interroge sur le mot "question" qui n'est justement pas une question mais la marque assertive d'une affirmation.

b) Cet événement, constitué d'un arrêt, est un "**brouillage**" des lignes, la ligne commune se perd. Ici l'état synchronique est rompu, plus exactement il s'ouvre, reste en suspens d'une nouvelle clôture, il est déstabilisé. Se pose alors la **question de l'interprétation**, c'est-à-dire que le choix se diversifie entre les deux interlocuteurs sur la **chaîne paradigmatique** : en Ia l'un dit "glace" en *voulant* dire crème glacée, l'autre entend "glace" en *voulant* entendre "miroir". La grand-mère (Ib) dit "je ne suis pas à la page", entité non figée pour dire je suis démodée ou dépassée et l'enfant entend "page" et -peut-être- ne peut entendre autre chose n'a d'autre choix possible

<sup>7</sup> Comme le propose linguistiquement C. Kerbrat-Orecchioni dans "L'approche interactionnelle en linguistique", *L'interaction*, Paris, BUSCILA, 1989, p.17.

dans l'espace paradigmatique qui est le sien et qui, pour une part, est celui d'un élève de C.P. où, sans doute, le mot "page" a été mis en valeur, signifiant d'un rappel à l'ordre. C, en IIa, choisit "vers" (parasite) en entendant "vert", fixée qu'elle demeure sur la série paradigmatique qu'elle s'est immédiatement construite dans son faux souvenir. En IIIb le "genre" d'humain ne s'ouvre pas sur une espèce mais sur ce qui est repérable comme "genre" possible dans l'espace paradigmatique de cet enfant de 5 ans. L'enfant du troisième exemple dans la pré-vision qu'il a d'un refus exprimée habituellement par une négation figée en locution mobilise tout son savoir syntaxique pour fabriquer sur le tas ce qu'on pourrait appeler une dés-association fondée sur une "association" *par* le signifiant.

Ainsi la *question* de l'interprétation se pose mais les interactants, eux, n'interprètent pas : dans toute la série des choix possibles dans l'ordre paradigmatique, il choisissent un (et un seul) sens. Ils n'interprètent pas, car comme P. Ricoeur la définit : «l'interprétation c'est l'intelligence du double sens»<sup>8</sup>. Interpréter, ce n'est pas percevoir un sens qui ne serait pas le bon ; ces situations ne sont pas référables à la structure vrai/faux quoi que s'en accusent les interlocuteurs.

On pourrait se poser la question de la façon dont adviennent les malentendus et les mots d'enfants. Déjà, il faudrait les placer dans l'histoire de l'interaction concernée<sup>9</sup>. La diachronie est inévitable si l'on étudie le surgissement du malentendu, cependant, si l'on veut s'en tenir à ce que *dit* le malentendu, on suppose la diachronie, on se repose sur sa linéarité alors que l'état synchronique est mis à plat. La synchronie et la diachronie, et cela est connu, sont deux axes, certes distincts et dont la distinction est opératoire, mais non séparés, c'est leur point de rencontre qui est à considérer puisqu'il représente un surgissement. Si le jeu avec le mot constitue un moment synchronique, il ne l'est que *sur, dans* la chaîne syntagmatique elle-même prise dans sa linéarité forcément temporelle.

Un malentendu, un mot d'enfant déporte la ligne du sens attendu, du consensus apparent, sur une autre ligne encore *in-nattendue*. *Le malentendu déboîte l'agencement du sens prévu*.

On pourrait montrer que si l'on devait représenter dans la linéarité de l'interaction (sur des segments matérialisés de chaînes de paroles) ce qui se passe lors d'un jeu sur les mots, il faudrait quitter la linéarité unique pour représenter deux lignes, une sorte de polyphonie intermittente (pas une véritable polyphonie, car, à la différence de la musique polyphonique, la chaîne de parole singulière ne peut sortir de la linéarité), mais deux "niveaux" de sémantisation qui *rompant* la sémantisation linéaire de l'énoncé, laissent surgir non pas un "surplus" de sens, mais *du* "trop", de

<sup>8</sup> in *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Seuil, 1965, respectivement pp.17 et 31.

<sup>9</sup> Dans un travail précédent sur le malentendu ("Le malentendu en contexte pluriculturel. La part de l'histoire des interactants", Actes du colloque international *L'analyse des interactions* - sept.1991, Uté d'Aix-en-Provence. sous presse), je montrais comment un malentendu, pour le cerner, sinon l'analyser, devait être replacé dans l'histoire de l'interaction où il intervient, puis dans l'histoire des interactants.

"l'autre", par rapport à la *prévision sémantique*. La linéarité dans le temps est forcément maintenue, mais la superposition est rompue.

Ces événements énonciatifs sont pris dans un enjeu méthodologique parce qu'ils mettent à nu, exposent une difficulté de travail : comment travailler sur l'énonciation ?

Un mot d'enfant, un malentendu, on les prends sur le vif, puis on les "pose" par écrit pour les travailler, on en reconstitue *discursivement* le surgissement. C'est à ce moment là qu'entrent en compétition la sémantique et la représentation. La sémantique de sa capacité de répertoriatio, de ses cadres de significations, se fait confiance et pense parfois atteindre et pouvoir indiquer directement le sens. Mais l'interprétation repose sur un matériau d'une immense diversité et n'est effective, *actualisée*, la "représentation" *adaptée* trouvée. Mais de cette adaptation, qui peut en dire quelque chose ?

Car penser qu'il n'y a pas d'interprétation *finie à donner* ne signifie pas que tout acte d'interprétation soit ouvert. En tant qu'il s'opère et qu'il s'opère "tel quel", pour *sa* part il est fini dans son actualisation (elle-même opérée dans l'énonciation).

A ce niveau, un malentendu, un mot d'enfant constituent un paradigme du dépassement de la sémantique dans l'interprétation *pour* le sens ; paradigme que la signification *type* ne peut que *servir* (se mettre au service de) le sens dans l'*occurrence* et que ce n'est pas l'inverse, ce n'est pas le sens qui sert la signification.

Il y a donc bien là, pour la linguistique énonciative un enjeu méthodologique. Ce type d'événements énonciatifs constituent une exigence méthodologique, contribuent à esquisser des stratégies de recherche concernant ce qui se passe lorsqu'on parle.

Si la construction effective des phrases appartient au discours, les principes qui permettent et dirigent cette construction existent en langue. Les conditions de langue en nombre fini permettent des effets de sens dans le discours, effets de sens dont le nombre est, dans son principe, illimité. Dans le désordre apparent des effets de significations, le linguiste essaiera de trouver le fait qui, en langue, explique ce désordre.

Mais à quoi est soumis l'agencement (perpétuellement nouveau) des mots en phrases et en discours "décidé" seulement au moment de l'énonciation, en produisant un énoncé qui ne porte pas son sens en lui, mais qui porte des possibilités de sens selon *la façon* dont il est appréhendé et *qui* l'appréhende ? A des lois de langue uniquement (dont on pourrait idéalement faire l'inventaire ou forclorre les libres possibilités (Chomsky)) ? A quelles autres lois ?



### 3. Par delà la signification, la possible révélation de sens : un enjeu d'ordre épistémologique

Il serait possible de s'en tenir au traitement linguistique, technique, de ces jeux en partant du fait qu'ils sont basés sur la polysémie (plusieurs sens sous une seule entrée) et sur l'homophonie (plusieurs entrées sous une même forme). Mais en restant dans le champ de l'immanence de la langue, on ne rend pas compte des conditions de possibilité de leurs apparitions. La phrase, donc, ainsi que son cotexte, via la sémantique, ne peut rendre compte du sens *hic et nunc*.

Ces événements énonciatifs marquent, indiquent que dans l'énonciation quelque chose est là qui la dépasse, qui dépasse le cadre descriptible par sa linguistique. Limite de la linguistique interne, immanente en système, limite aussi pour la linguistique énonciative qui est obligée épistémologiquement d'en appeler à une autre discipline, une autre théorie — une théorie du sujet — qu'elle ne construit pas, mais à quoi elle *réfère*, qu'elle indique, à qui elle laisse la place. Il s'agit bien là d'un enjeu épistémologique de taille.<sup>10</sup>

Ce déploiement particulier de sens est mis au jour par un "pli" qu'il s'agit de défaire, de re-passer mais qui indique l'aporie dans laquelle se débat la linguistique énonciative qui affirme que le sens se construit et qu'il n'est pas donné dans la signification linguistique reproductible infiniment alors qu'on parle chaque fois "une fois" et non pas une fois pour toutes.

En effet, que se passe-t-il lors d'un malentendu ? Prenons le premier exemple. Le contraste entre l'effet objectivement cocasse de ce malentendu et le sérieux avec lequel B s'y investit marque la problématique du malentendu : on invoque une différence au niveau de l'investissement linguistique, on la distord ; A qui a parlé correctement est accusée de mal parler, alors qu'en fait son parler a tout simplement été mal entendu parce qu'il a été investi par un dire qui ne lui appartient pas (le dire de B).

Comme le remarque C. Hagège, « En même temps que le sens dénoté par les mots et par leur assemblage en phrases de textes, l'énonceur peut, sans le vouloir, connoter, c'est à dire transmettre parallèlement une série de sens qui parlent de lui, de son histoire, de ses fantasmes, de son appartenance sociale. »<sup>11</sup> Pour reprendre le premier exemple, on renverra à F. Flahaut qui dans *La scène de ménage*<sup>12</sup> montre que

10 Qu'entendre par théorie du sujet ? qu'entendre par "sujet" ? De façon brève (trop brève) et caricaturale on affirmera, ici, que le sujet est l'acceptation qu'un être parlant est un sujet à inconscient ; que l'inconscient est ce qui permet (et oblige à) la diversité d'appréhension des signifiants linguistiques selon les ...sujets. Une théorie du sujet est une théorie qui s'attache à affirmer cette présence de l'inconscient dans tout être parlant.

Mais pour plus de simplicité et de force on renverra à R. Barthes : « Il se sent solidaire de tout écrit dont le principe est que *le sujet n'est qu'un effet de langage*. Il imagine une science très vaste, dans l'énonciation de laquelle le savant s'inclurait enfin — qui serait la science des effets de langage. » Nouveau sujet, nouvelle science, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, 1975, p.82.)

11 *L'homme de paroles*, Folio, 1986, pp.339-340

12 Denoël, 1987, p.154

«dans toute scène, il existe un décalage entre les fonctions implicite et explicite tel que la première s'accomplit aux dépens de la seconde [et que] la fonction implicite, étant vitale, ne renonce jamais à s'accomplir». Selon lui, il s'agirait là du «décalage que les linguistes nomment coupure entre énoncé et énonciation». On précisera que par delà la coupure entre énoncé et énonciation, il y a rupture, du moins distinction entre signifiant renvoyant à des signifiés établis sémantiquement et signifiant donnant occasion à l'irruption du sens.

Le malentendu a un effet de choc, d'accident qui lui-même fait sens : le sujet *manifeste*. Le malentendu est un *lapsus* de l'écoute, un signifiant, celui sur lequel s'opère le malentendu et qui donne lieu à deux interprétations immédiatement divergentes, renvoie à plus loin dans l'histoire du sujet interlocuteur. Le malentendu marque bien là la différence entre signification et sens : "glace" (crème glacée) est entendu "miroir". Il n'y a pas difficulté linguistique contrairement à ce que dit l'énoncé de l'interlocuteur, mais celle-ci est invoquée pour *dire* une difficulté plus profonde qui impose, elle le malentendu.

Pris dans cette perspective, le malentendu acquiert une valeur positive, il n'est pas seulement l'accident négatif qui rompt le dialogue, casse l'entente ou crée la "scène de ménage", il est l'acte de parole positif puisqu'il manifeste un acte langagier pertinent du point de vue du sujet. le malentendu, impertinence conversationnelle, non nécessaire en tant qu'accident, se présente comme un événement langagier pertinent et nécessaire pour le sujet interagissant.

Le sens n'est pas unitaire, ni ne trouve sa racine dans une unité linguistique ou énonciative, il y trouve seulement une occasion de déploiement (Cf. Attal, 1992, p.12).

Aussi, on pourrait affirmer ici, si on me permet le jeu de mots, que, pour dire quelque chose des malentendus ou mots d'enfants, on doit *partir de la sémantique*, mais *partir de* c'est aussi que *quitter*. On entend grâce à elle, grâce aux processus cognitifs, qui permettent de faire jouer la connaissance que l'on a de ses règles. La sémantique permet de "prendre" un phrase, un énoncé, mais pour les *com-prendre*, pour comprendre ce qui s'y se passe avec cette phrase, autrement dit, pour les *com-prendre avec* ce dans quoi ils sont pris (cotexte, contexte, histoire de l'interaction, histoire du sujet, etc...), la sémantique ne suffit plus. Comme le remarque U. Eco dans son introduction aux *Limites de l'interprétation* (1992, pp.8-9) : «Le langage dit toujours quelque chose de plus que son inaccessible sens littéral, lequel est déjà perdu dès le début de l'émission textuelle».

## Conclusion

*La linguistique doit-elle s'occuper du message ou du langage ? C'est-à-dire en l'occurrence de la nappe de sens telle qu'on la tire ? Comment appeler cette linguistique vraie, qui est la linguistique de la connotation ?*

R. Barthes in *Roland Barthes par Roland Barthes*, "Est-ce toi, chère Elise...", Seuil, 1975, p.82.

L'enjeu essentiel de ces événements énonciatifs, à la fois d'ordre méthodologique et épistémologique, revient au fait que c'est toute la question de l'interprétation qui est posée.

L'interprétation n'est pas une, elle est à "se faire" à trois niveaux différents:

1)- Dans le cours de l'interaction : la "langue au chat" est donnée dans la poursuite de l'interaction, dans l'affrontement irréversible des interprétations divergentes des interlocuteurs ; elle est en acte perpétuellement.

2)- Au niveau de la mise à plat linguistique. Le linguiste constate un dysfonctionnement, une surenchère de sens, un déploiement, une excroissance. Une explicitation sémantique est donnée forcément forclosée, limitée ; le malentendu, le mot d'enfant sera décrit et référé à un type de polysémie linguistique. On en infèrera une interprétation sémantique, mais comme le remarque U. Eco «Il est impossible de dire si une interprétation est valable ni si c'est la meilleure, mais il est possible de dire si le texte refuse une interprétation incompatible avec sa propre contextualité»<sup>13</sup>

3)- Reste la question, devant un énoncé, –question à prendre dans son sens littéral– : qu'est-ce que cela *veut dire* ?

La linguistique de l'énonciation, élargie et développée dans l'analyse de discours ne peut qu'établir le constat que quelque chose concernant le sens se passe là, inférer une explication remontant à l'histoire de l'interaction prise dans son contexte socio-discursif et dans l'interdiscursivité circulante, en dégager une signification, puis un *effet* de sens. Mais ce que cela *veut dire* ne pourra être dit par elle et seuls les *sujets* interlocuteurs pourraient *vouloir en dire* quelque chose.

En focalisant notre attention sur un objet particulier, des "événements" énonciatifs, on n'élimine pas l'appartenance de ces événements à une suite (série?) linguistique ou autre. En focalisant notre attention sur un point de vue, on limite les autres points de vue possibles sans les éliminer. On privilégie une conception du "contexte" à la croisée de la sociolinguistique et d'une théorie énonciative non pas du

<sup>13</sup> "La maîtrise de Barthes" in *Le magazine littéraire* 314, Oct. 1993, pp.44-45. (Discours prononcé au Colloque sur R.Barthes, Reggio Emilia, 13-14 avril 1984, trad. de l'italien par M. Bonzaher.)

sujet, mais porteuse de ce postulat qu'il y a un sujet derrière toute parole. Un contexte qui ne se réduit pas au cotexte linguistique et discursif mais qui prend en charge la situation d'énonciation avec toutes les difficultés que cela représente.

Les malentendus et mots d'enfants sont révélateurs de sens hors de l'espace doxologique de l'interaction en acte. Il y a visée d'un sens singulier que la linguistique de la phrase ou de l'énonciation est impuissante à expliciter, qui sort de son espace épistémologique de production.

La question pour moi est que si, d'une part, la mise à plat des significations d'un énoncé est nécessaire, la description de ce *plat* peut-être multiple (on peut se référer à diverses linguistiques pour les schèmes descripteurs), d'autre part, on ne peut (on ne devrait pas) confondre *description des significations* et *exposé du sens*, celle-là est possible, celui-ci ne l'est pas.

La sémantique n'épuise pas le champ du sens. Elle permet de dire quelque chose de la signification, elle ouvre l'espace des significations possibles d'une phrase, d'un énoncé, elle ne dit pas quel est le sens d'un énoncé en situation d'énonciation et surtout pas le sens de cet énoncé. Les différentes possibilités sémantiques ouvrant le champ des significations peuvent être inventoriées et prendront place dans une série de répertoire ; grâce au répertoire des significations on ouvre l'espace d'appréhension du sens mais le répertoire est sinon fermé (on peut toujours le rallonger) du moins figé. Le sens, diversement pris en charge par les interlocuteurs, ne peut être ni fini, ni figé.

Si le devoir méthodologique est de s'accrocher au formel, de s'attacher à l'enrichir en créant de nouveaux répertoires, par distinctions pertinentes de plus en plus fines, la prudence épistémologique exige de le maintenir à sa place afin de laisser apparaître le *défaut*, la *faille*, le *mal* entendu qui révèle le sens en acte. Car le sens ne fuit pas, c'est le linguiste qui ne peut que le fuir s'il veut s'amarrer aux significations. Le sens, lui, est toujours là dès qu'un sujet s'y prête...en parlant.

## BIBLIOGRAPHIE

- ATTAL P., 1992, "Peut-on parler du sens ?", *Le gré des langues* 4, L'harmattan, pp.8-25
- AUTHIER J., 1984, "Hétérogénéité(s) énonciative(s)" in *Langages* 73, pp.98-111.
- ECO U., 1992, *Les limites de l'interprétation*, Grasset.
- FENOGLIO I., 1994, "Le malentendu en contexte pluriculturel. La part de l'histoire des interactants" in *L'analyse des interactions*, Université d'Aix-en-Provence, sous presse.
- FENOGLIO I., 1994, "Oral, parole, discours récit" in *Le récit oral, Praxiling*, Université de Montpellier, sous presse.

- GRUNIG B.N. et R., 1985, *La fuite du sens. la construction du sens dans l'interlocution*, Hatier/CREDIF.
- KERBRAT-ORECCHIONI, 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, A. colin.
- RICOEUR P., 1965, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Seuil.